

Alison Baudouin

Surprise



On galérait pour trouver du boulot.

Djago est un Italien stéréotypé, il avait le don de nous ramener des déesses dans l'appart' et de nous jeter des regards à la con quand il se tirait avec l'une d'entre elles dans sa chambre.

Charles venait d'avoir son diplôme de psycho.

J'avais décroché une mission de livreur de saucisses à Lyon. Génial ce job, par ailleurs.

Charles était sans doute le plus doué de nous trois, la preuve, il nous proposa un jour d'aller jouer les cow-boys chez son oncle, au Texas. Paraît-il que sa cahute avait une vue magnifique sur les Guadalupe Mountains. Plutôt pas mal comme idée.

Charles était un mec assez réservé et d'humeur taciturne. Il passait des nuits entières à bosser ses études de psycho, un vrai premier de la classe, avec des lunettes ! Sa chambre ressemblait à une pièce Ikea, il avait des tendances maniaques et c'était plutôt cool pour Djago et moi !

Pour ma part, je suis bordélique. Il fallait pourtant bien préparer ma valise, mais là j'avoue que j'avais un

peu forcé sur le laxisme, le ménage n'étant pas mon fort.

Je branchai la stéréo de ma... chambre, glissai un disque des Doors, *Absolutely live*, dans le lecteur, et terminai la bière que j'avais gentiment empruntée à Djago. Je regardai mon placard vide un petit moment puis je me mis à chercher mes affaires à tâtons. J'essayai de plier mes chemises à carreaux correctement, mes marcel et mes shorts proprement. Je balançai mes tongs, baskets, iPod, brosse à dents dans ma valochette et elle fut à peu près bouclée.

Charles avait déjà posé sa superbe Samsonite sur le bas de la porte d'entrée et je glissai ma valise Batman à côté.

On se cala devant la télé, notre vol était prévu dans la soirée. On avait répondu à une annonce sur un site de covoiturage pour se rendre à l'aéroport. Djago, quant à lui, avait pris le soin de nous laisser un p'tit mot doux sur la table du salon : « On se retrouve dans l'avion, bisous mes chéries ».

On était tombé sur un mec assez cool en voiture. C'était une Clio richement ornée de *vinyle covering* « Jesus loves you ! », des croix catho en tous genres, des symboles d'Ichthus, je me souviens aussi des pin's accrochés sur le dos de son siège : « How can I pray for you ? ».

- Si vous aimez vraiment le Seigneur avec tout votre cœur, vous le trouverez en vous-même. Que Dieu vous bénisse ! nous lança-t-il.

Il écoutait du gospel. J'appréciai le quartet de Sam Cooke, même si je fléchissais plutôt pour la musique alternative à ce moment-là. Pendant le trajet, Charles resta silencieux, il avait une frousse terrible de l'avion et le grignotement de ses ongles était devenu assez oppressant.

On y était. Aéroport Saint-Saint-Exupéry.

– T'as des nouvelles de Djago ?

Je fis un signe négatif de la tête. Mon vieux 3310 vibra à ce moment-là : « J'arrive, les gars ! J'ai du Lexomil pour Charles ! Djago ». Plutôt rassurés, on se dirigea vers les bornes d'enregistrement. Puis vint la sécurité... Je flippais toujours d'avoir laissé une boulette dans une poche. Faut dire que, histoire de ne pas se faire remarquer, il fallait être particulièrement con pour voyager avec une valise Batman...

C'est bon. On attendait dans le hall d'embarquement, Charles avec sa boule anti-stress, moi avec mon Inrock'. C'est précisément à ce moment-là que Djago nous fit une arrivée spectaculaire. Attention, Mesdames et Messieurs, dans un instant Djago entrera dans la salle d'embarquement : Ray-Ban, chemise finement repassée, gros pull cachemire en V, pantalon moulant, chaussures en cuir cirées, sac à... main brodé, écharpe en soie, du Djago tout craché. Par ailleurs, je pense qu'il n'avait pas encore bien compris qu'on allait dans le « Deep South Texas », mais bon...

Une fois installés dans l'avion, on a mâché des chewing-gums comme des chameaux. Dès le décollage, Charles avait déjà sombré sous l'effet des cachets de Lexomil. Bien entendu, les hôtesseS attiraient notre attention et Djago n'avait pas manqué d'appuyer six fois sur le bouton d'appel pendant le vol. En regardant les espaces démesurés à travers le hublot, je me demandais ce que nous allions bien pouvoir découvrir chez son oncle. J'imaginai des paysages arides, des arbres secs couverts d'oiseaux, des roches grisées et brunes... Je me voyais déjà fumer la pipe avec les Comanches, caresser le crin de leurs chevaux, porter des plumes de buse, peindre mon corps de pigments rouges, dormir sous les tipis en peau de bison, après tout, on ne se sait jamais !

Charles s'était maintenant réveillé, on échangeait tous ensemble à propos de notre séjour. Nous avions déjà planifié notre trekking à partir des Guadalupe Mountains. Je n'aurais jamais imaginé à ce moment-là que notre itinéraire allait prendre une tout autre direction. Je pense qu'on était tous prêts à se lancer dans cette aventure. Charles connaissait bien les plaines, il y passait tous les étés depuis son enfance. Son oncle avait le matos nécessaire pour notre excursion, donc pas de panique de ce côté-là. Concernant le logement, Djago avait perdu une partie de poker où la mise était 2 nuits de motel pour 3 personnes. Autrement, il était convenu qu'on loge uniquement en free-style. Petite appréhension

toutefois pour Djago au sujet de son GPS Garmin Dakota 10, il n'avait pas eu assez de mémoire pour télécharger les cartes routières. Normal. Sans parler des « warnings » ; rafales de vent de sable, tornades, grizzlys et lions de montagne qui lui avaient flanqué une peur bleue. Djago avait également lu dans le *Petit Futé* que de mai à septembre, le risque de foudre était fréquent et il était pertinemment insistant sur le fait que nous étions en juillet.

Atterrissage. Pour déconner, Charles embrassa le sol de la piste. Son oncle nous attendait à la sortie.

– Bonjour, je m'appelle Joan.

Nous le saluons vivement, heureux de le rencontrer, et nous embarquons dans son redoutable pick-up 4 portes. Drôle de mec, soit dit en passant. Un peu plus loin, nous nous arrêtons dans une station-service pour snacker un burger dans cette *Texas Road House*.

Nous étions placés sur une table en bois. Il n'y avait pas grand monde, mais l'ambiance chaude du Texas nous immergeait dans des vibrations de plaisir. Avant de passer commande, j'enfilai un jeton dans le juke-box : Lee Ann Womack, *I feel like I'm forgetting something*. Je partis ensuite rejoindre mes camarades, les *Ice Cold Beer* étaient déjà arrivées et nous trinquâmes ensemble. Putain que c'était bon d'être là ! Joan et Djago avaient opté pour les fameux *Fall-Off-The-Bone Ribs*, Charles et moi pour le *Hand-Cut Steak*.

Charles m'indiqua d'un signe de tête le pavé de Joan posé à côté de son verre : *American Psycho*, de Bret Easton Ellis. Son oncle était assez flippant. Il faisait un peu penser à ce bon vieux Frank Gallagher dans *Shameless*. Les cheveux gris, gras, ondulés à hauteur d'épaule, les yeux bleus à pattes d'oie, des plis radiés au-dessus de la bouche, sa peau était fade et marquée. Il avait un look plutôt sympa. Il semblait être assez solo comme type, il conversait peu et se foutait pas mal de nous connaître. On l'appréciait tous, enfin je crois. Charles ne nous avait pas vraiment parlé de lui auparavant, il nous avait juste expliqué qu'il avait perdu sa fortune dans les jeux et semblait profiter d'une vie marginale aujourd'hui.

Djago crevait de chaud avec ses fringues, il s'était absenté quelques minutes. Il ne revenait pas mais, en penchant la tête vers le bar, on l'aperçut se faire tailler le pantalon par une serveuse. Ce mec est génial. Allez, après s'en être mis plein la lampe, on quitta la *Texas Road House*, direction la *Highway 180*.

Vitres baissées, vent dans la gueule, on profitait des vues inexplorées, malgré le grand silence qui s'était installé pendant le trajet... C'est là que Joan eut la très bonne idée d'augmenter puissamment le volume du son avec *A Little Less Conversation* d'Elvis Presley. On ondulait nos bras comme des serpents. Charles et moi avons allumé nos clopes, tout sourire, surtout quand les cendres de Charles ont bousillé la chemise de Djago. Pourtant, assez détendu, il nous

« mima » ensuite Elvis en nous jetant des regards complices :

*Come on baby, I'm tired of talking
Grab your coat and let's start walking*

Come on, come on

Come on, come on

Come on, come on

J'aime bien Djago, je le charrie pas mal mais c'est un chouette mec.

– *Shut up guys, something's strange over there*, avertit Joan.

Et merde... un accident. Un méga camion était à l'arrêt face à nous. Les secours étaient arrivés. On s'approcha doucement. On distinguait une moto profondément encastree dans le pare-chocs du camion. Joan s'était arrêté. Les pompiers étaient en train de réanimer la victime sur le brancard. On n'a pas pu s'empêcher de regarder. Cette image n'a cessé de me poursuivre pendant un certain temps, c'était dégueulasse. La pauvre fille agonisait sous la couverture de survie. Ne supportant pas la vue du sang, Djago dégueula par-dessus la fenêtre. Il sortit du pick-up pour s'aérer. Charles n'avait toujours pas ôté la main de sa bouche. Il régnait un sacré malaise dans la voiture. Sauf pour Joan, qui siffla un air de western.

– Rentre, l'Italien, ordonna Joan.

La main sur le ventre, Djago ne broncha pas et sauta dans le pick-up.

– Bon, les gars, on en parle ? interrogea Charles.

– Négatif, mec. Je crève la dalle par contre, Joan, t'as des *T-Bones* en stock ? répondit Djago.

Joan appuya sur l'accélérateur et nous dévoila un sourire à l'envers en agitant sa tête de haut en bas en guise de réponse...

On y est ! C'était une petite planque en bois au milieu de nulle part. Le soleil grillait nos avant-bras et éclairait nos pupilles. On transpirait comme des bœufs. Djago avait déjà ôté sa chemise et Charles badigeonnait d'écran total sa peau blanchâtre. La cahute offrait une vue panoramique remarquable sur les montagnes. Des cactus de toute sorte paraient les clôtures. On apercevait une multitude d'arbustes touffus et secs. Des ondes de chaleur couvraient la prairie dorée. Des chemins de sable ondulaient jusqu'aux montagnes. La masse épaisse de nuages blancs dominait les monts et ombrait l'amas d'arbres orangés. Splendide.

– Hey ! On se croirait dans *Into the Wild* version Texas ! On va crever, on va crever ! déclarait Djago.

– C'est nul ce que tu dis, Djago, objecta Charles.

Djago n'avait pas tout à fait tort sur ce coup-là. Quand tu regardes cette nature à perte de vue, tu te demandes bien ce qu'elle peut cacher. Outre le lion de montagne, les conditions climatiques pouvaient effrayer et notre itinéraire était assez délirant. Il serait aussi juste d'avouer qu'on ne s'était pas vraiment entraînés, avec Djago, on comptait surtout sur Charles pour nous mener.

À ma grande surprise, Joan avait préparé notre équipement pour le lendemain. Les affaires étaient posées en vrac sur le vieux canapé en tissu mauve et jaune. Joan s'enfila un whisky, saisit son chapeau de paille et nous salua d'un signe du doigt. Il repartit ensuite dans son pick-up. On ne l'a plus jamais revu depuis.

– Et mon *T-Bone*... ? dit Djago, désespéré.

Nous ne dînâmes pourtant pas ce soir-là. L'accident nous avait coupé l'appétit et, de toute façon, on n'avait rien trouvé dans le frigo. Nous l'avions juste utilisé pour stocker les gallons d'eau et nos provisions. La cahute offrait une simple pièce de séjour et je me souviens que Charles et moi avions dormi sur nos tapis de sol, Djago sur le canapé.

6 h 30. On enfila nos shorts, marcelés (sauf Djago, qui avait opté pour une chemise blanche à manches trois-quarts), baskets, sacs à dos, chapeaux, lunettes, bâtons... On était prêts. Charles avait emprunté un sentier poussiéreux derrière la cahute. On s'enfonçait progressivement dans les hautes herbes. Djago nous avait alertés sur la présence de serpents dans les plaines texanes et il frappait son bâton comme un malade sur le sol pour les faire fuir. On écartait les herbes avec nos bras en se suivant les uns derrière les autres. Le bruissement de nos pas avait fait fuir des papillons violets. Magnifique. En levant la tête vers le ciel, on pouvait profiter de la luminosité du lever de

soleil. Les traces des nuages offraient un magnifique tableau orange saumon.

– Putain, Charles, fais gaffe, je reçois toutes les herbes dans la gueule !

Djago marchait en effet derrière Charles... Nous arrivions à présent sur un sentier de sable. J'appréciai l'étendue des montagnes rocheuses, j'avais une pure sensation de liberté et d'apaisement. Personne à l'horizon, nous étions seuls. Les rayons du soleil avaient levé le rideau d'ombre sur les monts et la chaleur commençait à se faire sentir sur nos fronts.

– On va prendre la prochaine à gauche, indiqua Charles.

Il fallait ouvrir une légère grille en fer rouillé pour poursuivre notre chemin. Après deux heures, j'avais proposé de faire un break. Djago et moi n'avions pas été assez vigilants sur notre débit d'eau et Charles dut remplir nos gallons presque vides. Nous nous étions remis en marche peu de temps après. On avait remarqué des traces d'animaux sur le sable. Charles supposait qu'il s'agissait d'empreintes de coyotes.

– Les mecs, je viens de voir un loup de dessin animé japonais, affirma sérieusement Djago.

– Celui de Miyazaki ? dit Charles en souriant.

– Putain, mais je déconne pas, j'ai vu un loup mais il était dessiné, bordel, regardez là-bas !

On ne savait pas si Djago déconnaît, mais il avait l'air sérieux. On ne prêta pas vraiment attention à son délire. Il était plus que probable qu'il avait confondu

son loup avec un coyote. On s'était juste contentés de lui sourire. Je me souviens qu'il avait tiré une tronche de six pieds de long un bon moment, persuadé d'avoir vu un *toon*. Nous avons atteint le point culminant des Guadalupe Mountains, le pic de Pinery, à la tombée de la nuit. La couleur de la nuit avait rapidement envahi les venelles des sentiers et glissait jusqu'au campement. Nous avons choisi de nous installer sous un arbre majestueux cette soirée-là. On se racontait des histoires effrayantes autour du réchaud. Djago ne nous faisait pas vraiment flipper, mais Charles nous lisait des passages du *Horla* de Guy de Maupassant et nous faisait croire qu'un des personnages vivait dans ces montagnes. Une légende texane évoque l'histoire d'un homme sauvage qui s'appelait Ira. Cet homme s'était perdu dans le parc et était devenu fou. Il avait perdu l'usage de la parole et, au fil du temps, s'était transformé en bête terrifiante, à la recherche perpétuelle d'eau et de nourriture. Charles poursuit son conte en nous décrivant Ira, c'était flippant.

– Il mange les humains ? questionna Djago.

Charles avait répondu par un signe de tête signifiant « oui ».

– Il y a eu plusieurs disparitions inexplicables ici. On se doute tous qu'Ira y est pour quelque chose.

– Mais il est où ? répondit Djago.

– T'en as d'autres des questions aussi connes, Djago ?

Djago était allé se coucher ensuite en scrutant l'horizon avant de rentrer dans sa tente. Il était pétrifié, le pauvre. Charles n'avait pas tardé à faire la même chose. Je n'avais pas sommeil et j'avais construit une sorte de mirador dans l'arbre pour profiter des vues désertiques. Mon poste d'observation offrait une vue panoramique sur les vues sauvages. En me concentrant sur les reliefs, je pouvais distinguer des formes de visages. C'était bluffant. Des dizaines de lucioles étaient apparues et s'agitaient devant moi. J'observais ces petits êtres de lumière. Je me concentrais sur leur apparition aléatoire. Les magiciennes de la nuit me faisaient réfléchir sur une tout autre créature. Lucie. Elle aussi apparaissait et disparaissait comme bon lui semblait. Elle se rapprochait de moi puis me glissait dans les mains. Lucie, Luciole. Était-ce un signe ? Que cherchait-elle à me dire ? Comment éloigner cette lointaine et pénible pensée de mon esprit ? Son souvenir m'angoissait. Les insectes étaient omniprésents, là, devant et derrière aussi ! Ils m'encerclaient. J'étais cerné face au spectacle des esprits volants qui tanguaient doucement en s'avançant vers moi. Ma peau s'était coincée dans l'écorce de l'arbre, j'étais pétrifié. Puis mes yeux s'étaient fermés. Seulement, je distinguais encore les formes arrondies et lumineuses sur mes paupières. C'était terrifiant. Un bruit attira mon attention, Charles s'était levé.

– Tu vas tomber, Patt, tu ferais mieux de dormir un peu, non ?

– Heu... Oui, tu as raison, je n'arrivais pas à dormir, donc...

– Le jour se lève dans deux heures, c'est le moment.

– J'y vais, Charles, merci.

J'avais veillé toute la nuit... Le deuxième jour, nous marchâmes de longues heures sur les routes arides, sans repères. La chaleur suffocante nous affaiblissait peu à peu. On devait faire attention à nos réserves d'eau, j'avais l'impression d'être dans un jeu de télé-réalité à la con du genre *Survivor*. D'un autre côté, on pouvait se perdre sereinement dans des réflexions personnelles. Agréable. Jusqu'au moment où Djago se mit soudainement à hurler :

– Un mort-vivant ! Un mort-vivant !

Une femme était assise sur un rocher, les bras croisés. Elle portait un casque de moto sur la tête. Sauf que... c'était la femme de l'accident. C'était parti pour une course infernale, sous une impulsion démesurée, nous cavaliions comme des malades. Mon cœur jouait des roulements de tambour dans ma poitrine. Mon souffle brûlait ma trachée. Je puisais une force inégalable pour poursuivre notre course. Quelques miles plus loin, Charles s'était arrêté, à bout de forces. On essayait tous de reprendre nos esprits. On essayait de réaliser ce qu'il venait de se passer et je me souviens qu'on avait plongé dans une crise de rire. Il

était bien entendu impossible de croiser la femme de l'accident dans un endroit complètement perdu des Guadalupe Mountains. Cette jeune fille avait sans doute grimpé les sentiers avec sa moto et s'était reposée quelques instants. L'immensité et le silence perturbant des étendues désertiques nous montaient parfois à la tête...

Cinq heures plus tard, la nuit tombait et nous avions dressé le campement.

Djago était calé pour reconnaître certaines constellations. Nous étions tous les trois allongés sur le sol et il nous offrait l'explication de ce spectacle silencieux. Il nous aida à distinguer la queue du lion, une vierge aux bras écartés, la tête du serpent et Hercule. Personnellement, je n'avais pas réussi à reconnaître les dessins. Je voyais uniquement des étoiles étincelantes et colorées. Selon les explications de Djago, Hercule était éloigné de 23 000 années-lumière, celui de la tête du serpent de 25 000 années-lumière, à peu près autant que le centre de la Voie Lactée. La notion de distance nous dépassait tous et me donnait le tournis. Djago nous avait ensuite demandé de faire un petit exercice perturbant :

– Pointez votre doigt dans n'importe quelle direction et dites-vous qu'il n'y aura pas de fin sur votre trajectoire.

On s'exécuta. On tentait des explications absurdes pour expliquer la notion d'infini, mais nous avons vite abandonné. La température était agréable cette

nuit-là, Charles s'était endormi et nous avions regagné le campement, avec Djago.

Le lendemain, en sortant de ma tente, j'aperçus Charles en position de méditation devant le lever du soleil. Le tableau rougeâtre du ciel offrait des traces lumineuses jaunes et blanches. C'était superbe. Je l'avais rejoint et m'étais assis à ses côtés.

– Belle matinée, n'est-ce pas ?

– Pas vraiment, Patt, m'avait-il répondu d'un air dépité.

– Que se passe-t-il ?

– Nos provisions ont disparu.

– Tu déconnes ? Comment est-ce possible ? Qui a fait ça ?

Je tournai ma tête vers le campement. Les sacs avaient en effet disparu. J'étais désespéré. J'avais essayé de trouver la moindre trace de pas, mais rien ne m'apparaissait. Djago ne tarda pas à nous rejoindre. Quand Charles lui avait expliqué la situation, ses sourcils s'étaient levés au milieu de son front, il cherchait des réponses en vain et je me souviens qu'il avait fait une belle crise de panique.

– Y a-t-il un gîte non loin de là ? demandai-je à Charles.

– Il y a un ranch à quelques miles, à Shumard Peak, seulement il faut dévier de notre itinéraire.

– Putain, mais pourquoi tu nous l'as pas dit plus tôt ? répondit Djago.

– Arrête ton char, Djago, je n'y avais pas pensé.

On était tous rassurés et plutôt soulagés de ne pas devoir faire marche arrière. Une fois le campement levé, on s'était interrogés en chemin. Qui avait pu faire une chose pareille ? Avec du recul, Djago était persuadé d'avoir entendu un grognement et imagina que c'était un lion de montagne. Charles avait opté pour un touriste. Quant à moi, je rejoignais Charles dans sa réflexion, mais j'envisageais davantage la piste d'un homme sauvage. Il n'avait laissé aucune trace, il devait avoir l'habitude de voler les randonneurs. Il connaissait le terrain à coup sûr.

Charles nous guidait. On profitait de ses talents de randonneur pour découvrir la faune des montagnes. Il repérait les races d'oiseaux avec une aisance déconcertante. Il avait appris à les reconnaître avec l'appui de Joan les étés précédents. Charles avait l'habitude de parcourir les montagnes rocheuses, je ne me faisais donc pas vraiment de souci pour trouver le ranch. Quelques heures plus tard, Charles se sentit nauséux. Il s'hydrata vivement. On en profita pour faire une pause à l'ombre d'un arbre cendré. Nous observions les vastes espaces désertiques. Grandiose. Djago grattait le sol avec un bâton qu'il avait trouvé en chemin et dessinait le nom de son ex sur les fines couches de sable. On s'était foutu de sa gueule.

On avait fait notre petit bonhomme de chemin et nous en étions plutôt satisfaits. On distinguait à présent le ranch. Les falaises rocheuses encerclaient la hutte de bois. Des chevaux broutaient la paille

éparpillée sur le sol. On entendait les aboiements de chiens au loin. Il fallait descendre un chemin caillouteux pour rejoindre la ferme. On devait s'accrocher à des rochers pour descendre la pente. Après avoir posé la main sur « quelque chose de mou », Djago avait glissé et s'était rattrapé de justesse à la branche d'un buisson. Je contractai le peu d'abdo que j'avais pour tenter de ne pas imiter la posture de Djago. Nous étions arrivés.

Charles frappa à la porte du ranch et nous attendîmes patiemment derrière lui... Personne n'ouvrit. En attendant, je regardais les sommets qui surplombaient la vallée. À ma grande surprise, un homme était assis, les jambes dans le vide, sur la crête de la falaise. Il semblait nous observer. Je me concentrai sur lui, s'agissait-il de l'homme sauvage ? Nous suivait-il ? J'allais avertir Djago et Charles lorsque mon attention fut dirigée vers une tonalité particulière.

– *Welcome, boys.*

Une belle créature avait ouvert la porte. Ses yeux en amande nous observaient tendrement. Un rouge à lèvres rose couvrait ses lèvres pulpeuses. Sa chevelure ébène recouvrait les traits fins de son visage. Nous étions subjugués par sa présence. Djago avait sorti sa grosse langue de coyote. J'entendais le son qui se propageait derrière elle. Pete Molinari, *Hang my head in shame*. La jeune fille nous invita à rentrer dans le ranch. Elle nous fit signe de patienter dans le sas

d'entrée. On explora le sas en agitant notre tête de haut en bas, la musique était au max. L'endroit était vraiment glauque. La tapisserie était couverte d'oiseaux empaillés. Une belle collection de fusils et de cornes de bison ornait les murs. Des pattes de chats étaient suspendues au plafond. Drôle de lieu. En tirant les rideaux poussiéreux de la petite fenêtre du fond de la pièce, on aperçut un homme en train de couper du bois à la hache. La jeune fille l'avait rejoint et lui chuchotait quelque chose à l'oreille. On se bousculait tous pour voir la scène. L'homme avait vissé son regard sur nous. Surpris, Djago avait vite tiré les rideaux. On attendait l'arrivée de cet homme. Je me souviens qu'il avait poussé la porte avec son pied, les pouces dans les poches. C'était un vrai cow-boy, avec une moustache parfaitement taillée, il portait un chapeau beige, une chemise usée vert foncé, une fine ceinture noire, un 501 à taille haute et des bottes de cuir. Quand je lui avais expliqué la situation, il était resté de marbre un certain temps. Réflexion faite, le cow-boy nous avait demandé de sortir et de nous installer à l'ombre, sur une table à côté de son chenil. Il était revenu avec des blondes entre les doigts quelques minutes plus tard. La jeune fille l'accompagnait avec des boîtes de chili con carne. Fantastique ! Il se nommait Bill, elle se faisait appeler Litonya, un prénom amérindien qui signifie « colibri ». Mignon. Bill avait sorti une flasque de sa poche et versa une goulée dans nos bières en nous

affirmant que les vrais cow-boys ne pouvaient refuser ce breuvage. Je crois que l'idée de jouer les durs en plein milieu des Guadalupe Mountains, dans un ranch complètement paumé, nous avait séduits. Jusqu'à ce qu'à ce que l'alcool brûle violemment nos trachées... Après une bonne crise de toux, nous partageâmes un déjeuner mexicain ensemble. Il était plutôt agréable, comme type. Elle était surtout magnifique, comme fille. À la fin du repas, Bill le cow-boy nous proposa de jouer au poker. Pas de refus. Sauf que le perdant devait débourrer une jument... Aucun de nous trois n'était déjà monté à cheval et je me souviendrais toujours de la tête de Djago quand Bill avait annoncé le *deal*. Je pense qu'il se souvenait de son dernier échec au poker, sauf que cette fois-ci, ça ne l'avait vraiment pas fait rire. Nous non plus, par la même occasion.

Nous étions tous concentrés. La partie était interminable. Charles et Bill dominaient le jeu. L'aboïement infernal des chiens me perturbait. Une drôle de sensation m'avait soudainement parcouru le corps...

Quand je me suis réveillé, il faisait nuit. J'avais dû m'évanouir. Nous étions tous les trois autour d'un feu. Pas de signe de Bill le cow-boy et du colibri. Que m'était-il arrivé ? Je ne cernais pas entièrement la situation, ma tête me jouait des tours. Charles était en train de chanter *Wayfaring Stranger*. Il avait une putain de voix, c't'enfoiré. Je reprenais mes esprits

progressivement. Djago donnait le rythme en claquant ses doigts et s'était mis à faire du beatbox. J'étais appuyé contre un arbre, transporté par les vibrations de la voix de Charles. Djago s'était levé et dansait comme un Indien. Il faisait des gestes étranges, au ralenti. Il pointait ses doigts vers plusieurs directions, les jambes fléchies. On l'entendait murmurer des sons incompréhensibles. Il tournait ensuite sur lui-même en sautillant. De plus en plus vite. Il me donnait le tournis. Mes yeux s'étaient refermés.

Réveil difficile. Charles et Djago dormaient profondément, l'un près des cendres encore chaudes, l'autre près d'une tente. Que s'était-il passé ? Avais-je rêvé ? Halluciné ? Je ne pouvais plus rester sans réponse. Je bousculai Djago pour qu'il se réveille. Un grognement sordide surgit de sa bouche. Je reculai vivement. Il regardait dans le vide. Son état m'inquiétait. Il s'était redressé, avait bougé ses mâchoires, la bouche ouverte, dégage les cheveux de son visage, et me regardait à présent.

– Que s'est-il passé, Djago ?

– Quand ?

– Hier après-midi, à la partie de poker.

– J'avais pas envie de monter la jument, donc je me suis cassé en courant et vous m'avez suivi.

– Tu déconnes ?

– Non, je t'assure, on a cavaleé comme des fous pour sortir de ce ranch de malheur. Bill nous a laissés

partir mais il a libéré une harde de chiens roses, c't'enculé.

– Des chiens roses ?

– Oui, ils étaient roses.

– Ha...

– On a continué à courir comme des fous, tu titubais comme un ivrogne, tu te frottais comme un chien sur les arbres et...

– Arrête tes conneries, Djago, tu divagues là.

– Ouais... Bon, peut-être un peu, mais t'étais pas au top. Bref, une fois bien éloignés, on s'est arrêtés ici.

On en avait déduit que Bill nous avait drogués, sans doute avec de la mescaline, une drogue qu'on pouvait se procurer non loin de là, à la frontière mexicaine. Charles nous avait rejoints en zigzaguant, il me faisait penser à un zombie. Il n'avait pas décroché un mot et s'était assis, les mains agrippées sur sa tête. On reprenait tous nos esprits progressivement et avions décollé une heure plus tard. Je ne me sentais pas bien en chemin, Djago délirait complètement et Charles ne parlait toujours pas. Pourtant, il nous regardait parfois en bougeant ses lèvres, mais aucun son ne sortait de sa gorge. On avait décidé de rentrer à la cahute, nous ne nous sentions plus d'attaque pour continuer notre route.

Le soleil était à son zénith, nous marchâmes pendant de longues heures sous une chaleur écrasante. La plaine changeait de couleur au rythme de nos pas, nos jambes étaient lourdes, on marchait

tous au ralenti. On était totalement perchés. Djago avait revu son *toon* et angoissait totalement. Il était agité comme un asticot et n'arrivait plus à reprendre son souffle. Il s'était agrippé à mon bras et ne me lâchait plus. Je n'étais pas rassuré non plus, je n'arrivais pas à analyser objectivement la situation. Il se passait des choses étranges depuis notre départ. Je me concentrais pour essayer d'obtenir une réponse concrète à mes interrogations. Plus je réfléchissais, plus je plongeais dans des réflexions complexes. Je ressentais comme des connexions dans mon cerveau. Je reliais les événements entre eux, j'établissais des liaisons entre nos visions. La drogue m'avait doté d'une étonnante intelligence, ce jour-là. Je me concentrais sur notre parcours, calculais le nombre d'événements étranges. J'arrivais à la conclusion que Joan n'était pas immaculé, dans toutes ces mésaventures. Il devait nous suivre depuis notre départ, il avait dû voler nos provisions et était probablement de mèche avec Bill... Mais pourquoi nous avait-il drogués ?

Pendant ce temps-là, Charles avait repris l'usage de la parole et s'était mis à susurrer des paroles démoniaques. Il me faisait penser au catho dans la Clio. Ce mec nous avait conseillé de croire en Dieu. On ne l'avait pas écouté. Et si Dieu nous punissait de ne pas croire en lui ? Mais oui, c'était la clef de nos ennuis ! Je le suppliai donc de nous pardonner, à genoux, la tête levée vers le ciel. Djago m'avait

accompagné dans cette démarche. J'ignore si c'est parce que sa main n'avait pas quitté mon bras ou si c'est parce qu'il portait la même conviction que moi, mais on l'implorait ensemble. Toutefois, rien ne m'apparut, pas un signe. Quelques minutes plus tard, un grognement abominable surgit. Djago s'était enfui en courant, il avait dû croire que c'était le *toon*. Je n'arrivais pas à courir, mais je le suivais à la trace. Charles était derrière moi. Les sentiers slalomaient entre les roches brillantes. On grimpa une colline interminable. On tombait, on se relevait. Je suivais toujours Djago. Il avait ralenti le pas. On se poursuivait tous, marchant à quelques mètres les uns derrière les autres. Puis Djago descendit des chemins sinueux comme un vieux cerf effrayé. Il sauta par-dessus les arbustes et se glissa sous un abri de roche. Je m'étais arrêté un instant, je savais où il se trouvait à présent. Je patientais.

– Putain, Patt, arrêtez de marcher dans tous les sens, on est complètement perdus maintenant !

– Calme-toi, Charles, et patiente avec moi.

– On est encore sous l'effet de la drogue, Patt.

– Non, Dieu nous teste, voilà tout.

– Bon, qu'est-ce qu'on attend pour retrouver Djago ?

– Patiente, le cerf ne va pas tarder à sortir.

– Où est-il ?

– Dans la grotte de pierre, juste là.

– J'y vais. Ne bouge pas.

J'avais soif. Charles avait laissé son sac à dos à côté de moi. Je saisis une bouteille d'eau à l'intérieur et l'engloutis d'une traite. J'attendis mes coloc' en rôdant dans les alentours comme un lion en cage. Le ciel s'était voilé peu à peu. Des gouttes de pluie caressaient ma peau déjà humide. J'aperçus une silhouette près d'un chêne mauve. L'ombre de Dieu s'était dessinée devant moi. Les traînées de pluie m'empêchaient d'atteindre la petite créature. Je me débattais, j'écartais le flou devant moi. Elle s'approchait. La forme gigotait. Je la regardais. Elle me faisait peur. Je ne comprenais pas sa présence. Que me voulait-elle ? Mes vêtements étaient lourds, imbibés de boue. J'essuyais la terre qui ne cessait de réapparaître. Mes pieds s'enlisaient dans les racines luisantes du sol. Je m'enfonçais dans la terre. Ma vue distinguait maintenant des tiges de fleurs bleues. Je sentais mon cœur serré entre mes artères. Je pulsais un sang d'angoisse. La peur suprême. J'allais mourir. Je relevais la tête pour mon dernier souffle. La miniature était devant mon visage. Elle me regardait. La bête m'encourageait à venir vers elle. Elle m'invitait à m'accrocher sur une roche à quelques mètres de moi. Mes jambes se déliaient progressivement des lianes gluantes qui les cernaient. Je brassai péniblement mes bras pour avancer vers la créature. Elle me tendit ses mains crochues, je n'arrivais pas à les atteindre. J'étais les tendons de mes bras à en hurler de douleur et je sentis tout d'un coup une force démesurée saisir la

peau de mon dos. Je me détachai progressivement de cet enfer. Je repris mon souffle. La bête m'avait tendu un bout de papier et s'enfuit rapidement, à quatre pattes. Était-ce Ira ? L'homme sauvage devenu fou ? La carte indiquait un tracé jusqu'à la sortie du parc. Je planais complètement. J'étais perdu dans les hauteurs du Texas. Je regardais les indications sur le papier, j'allais les suivre jusqu'à ce que je remarque Charles et Djago... Ils venaient à moi.

– Comment m'avez-vous trouvé ?

– Patt, tu n'as pas bougé depuis que je suis allé chercher Djago, précisa Charles.

Je ne comprenais pas. Je racontais ce qu'il m'était arrivé, mais personne ne semblait me croire. Charles m'avoua qu'il avait inventé la légende d'Ira de toutes pièces pour nous faire flipper. Je ne pouvais pas le croire. Un homme nous suivait depuis le début de notre voyage, j'en étais certain. Qui m'avait donc donné ce papier ? À cette question, Charles supposa qu'un gardien avait pu me trouver en mauvais état et m'avait aidé à trouver le chemin du retour. Je ne pouvais imaginer une telle explication, je n'avais pas rêvé, une créature étrange m'avait sauvé la vie et rien ni personne ne pouvait me convaincre du contraire. J'étais révolté, énervé et anxieux. Il se passait des événements curieux depuis notre départ. Que s'était-il encore passé ? Charles était parvenu à retrouver la route du retour à l'aide de la carte que la créature m'avait donnée. Il semblait particulièrement intéressé

sur ce que nous avons ressenti pendant le pic de notre *trip*. Djago commençait à en rire. Quant à moi, j'étais étonné et perturbé par les interrogations de Charles. Était-il derrière tout ça ? J'étais conscient que je divaguais encore, mais je réservai cette réflexion pour plus tard...

On y était.

Djago et Charles s'étaient écroulés devant les cactus des clôtures. Ce voyage était un pur *bad trip*.

Deux ans plus tard.

Djago avait trouvé un poste dans une agence de voyages à Bordeaux, Patt s'était installé avec Lucie à Lyon et ne trouvait pas de travail. Il avait toutefois continué à livrer des saucisses un bout de temps. Charles, lui, venait d'être embauché dans un prestigieux cabinet de psychologie à Paris. Il s'était « vendu » en projetant un reportage de 30 minutes intitulé « Comment l'homme peut-il réagir face à l'angoisse ? ». Il menait cette étude depuis trois ans. Le reportage avait été filmé en direct à l'aide d'une mini-caméra embarquée sur un sac à dos, dans les Guadalupe Mountains.

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-332-83251-1

ISBN pdf : 978-2-332-83252-8

ISBN epub : 978-2-332-83250-4

Dépôt légal : novembre 2014

© Edilivre, 2014

Imprimé en France, 2014